

BATTERIES ET BATTAGES A TERCE MILIEU XXème SIECLE

Quelques soient les périodes de l'histoire de l'humanité, il y a un cycle immuable depuis la pratique de l'agriculture en matière de céréales : préparation du sol et semailles, récoltes et battages. Ces deux périodes cycliques de l'année furent le cœur des relations sociales rurales durant presque trois millénaires pour notre région, jusqu'à sa fin avec le développement exponentiel du machinisme en quelques décennies au XX^{ème} siècle. Il s'agit d'une évocation du moissonnage des céréales et leur rassemblement dans les cours de fermes, et de leur battage à la fin de l'été, dont les pratiques ont disparu définitivement au début de la décennie 1960.

Les moissons restaient au niveau de chaque ferme. Les exploitations faisaient leur affaire de moissonner ses céréales : orges, blé, avoine, « mélo » (mélange de blé ou orge avec de l'avoine) avec ses ouvriers agricoles ou la famille. Ces moissons se faisaient avec des moissonneuses lieuses qui fauchaient la tige des céréales le plus près possible du sol pour ne pas perdre de la paille, précieuse pour la litière des animaux dans les étables et écuries. La moissonneuse assemblait ces tiges en gerbes liées avec une ficelle (dite ficelle de lieuse, en chanvre). Les gerbes étaient assemblées dans le champ en tas de douze à seize gerbes placées en croix, les épis vers l'intérieur, appelés « sitiaux », la dernière gerbe étant positionnée les épis vers le bas, face au sud. Les enfants étaient mobilisés à partir de 7-8 ans pour le ramassage des gerbes. Lorsque la moisson était achevée, les gerbes étaient acheminées par remorques ou charrettes dans les cours de fermes et rassemblées en gerbiers. Les gerbiers étaient :

- rectangulaires et terminés comme un toit à 2 pentes. Chaque gerbe était positionnée les épis vers l'intérieur et de façon à ce que l'eau de pluie glisse vers l'extérieur.
- ronds, appelés « tourettes », se terminant en cône.

Le fermier n'avait plus qu'à attendre que la batteuse arrive chez lui pour battre ses céréales. En fait, ce n'était pas une attente l'arme aux pieds ! Le battage respectait un vrai rituel.

Un train de batterie rassemble plusieurs matériels : le moteur faisant tourner la batteuse (une locomobile à vapeur ou un tracteur), la batteuse proprement dite, un monte paille remplacé par une botteleuse de bottes de paille et divers petits matériel tels que les tuyaux pour éloigner de la batteuse les « balles » (écorce pailleuse enveloppant les grains). Les balles étaient utilisées en compléments alimentaires pour les animaux. Les gerbiers étaient placés dans la cour de manière à installer aisément le train de batterie. La batteuse était entre les gerbiers, si possible sans avoir à la déplacer pendant le battage d'une même ferme, la presse à paille à l'arrière, déterminant l'emplacement du pailler et celui de la locomobile ou du tracteur qui faisait tourner la batteuse et la presse à paille. Il fallait beaucoup de place.

Pour fonctionner à plein régime pendant un bon mois, 30 à 35 jours, il fallait chaque jour un groupe de 20 à 30 hommes. Sur certains domaines comme Phelonnière il pouvait y avoir 30 à 35 batteurs :

- « L'engraineur » : introduit les gerbes dans la batteuse, propriétaire de la batterie ou un de ses ouvriers, assisté du coupeur de ficelle des gerbes. La photo ci-dessous montre Marcel Giraud introduisant les gerbes dans la batteuse chez Narcisse Casteuble en 1960.

Poste très dangereux : certains y ont perdu un bras, happé par la machine, par exemple Albert Mouron de Savigny l'Evescault, frère de Maurice Mouron des Chirons (Tercé).



- Les passeurs de gerbes : 5 à 8 hommes positionnés sur le gerbier, se passant les gerbes les uns aux autres jusqu'à la batteuse. En principe l'équipe de 6 passeurs de gerbes se divisait en deux : 3 sur le

gerbier et 3 au pied se reposant avec un relais toutes les ½ heures, comme le montre la photo de la batterie chez Narcisse Casteuble à la Maisonneuve (La Chapelle Morthermer en 1960).



- Les ramasseurs de courtes-pailles : 2 hommes qui ramassaient la paille qui s'échappait de la presse et formait un tas en vrac à l'arrière de la machine.



- Les bâtisseurs du pailler : 5 à 8 hommes à l'arrière de la batteuse. Les pailles, en vrac puis plus tard en bottes, étaient assemblées en pailler, en principe rectangulaire, se terminant comme un toit à 2 pentes. Il fallait beaucoup de batteurs qui se passaient les bottes jusqu'aux 2 hommes qui construisaient le pailler. Dans la batterie d'Alfred Pasquet, les meilleurs bâtisseurs de paillers étaient Maurice Mouron (Les Chirons), Albert Rotureau (La Route) et Paul Godefroy (ouvrier chez Louis Dubois à la Ferrandière). Certains paillers atteignaient des proportions impressionnantes, comme le montre la photo du pailler de Narcisse Casteuble en 1960, dernière année de battage de la batterie Lunet de Fleuré.



- Les porteurs de balles : 1 à 2 hommes évacuant les balles et nettoyant autour de la batteuse.
- L'ensacheur : devant la batteuse, il surveillait le remplissage des sacs de grains, les remplaçant par des sacs vides.
- Les porteurs de sacs : 4 à 6 hommes qui portaient les sacs de grains et les vidaient dans les greniers. Aucun poste n'était vraiment meilleur qu'un autre : la poussière était présente partout, collant à la sueur, pénétrant sous les vêtements.

La main d'œuvre était fournie par chacune des fermes qui accueillait la batterie. Les entrepreneurs ayant leur clientèle en principe fidèle d'une année sur l'autre, les batteurs suivaient la batteuse d'une ferme à l'autre. Pour certains batteurs cela pouvait durer toute la campagne, de 30 à 35 jours de travail, de fin juillet-début août jusqu'à fin septembre, selon la météorologie de la saison. En 1944, les batteuses tournaient encore début octobre.

A Tercé, il y avait deux entrepreneurs de battages :

- Paul Mingot était agriculteur à la Nivardière, entre Tercé et la Quaillière. Son matériel de battages, jusqu'à 5 batteuses, était stocké dans un grand hangar à la Quaillière, route du Four.

- Alfred Pasquet était agriculteur aux Petites Brandes. Son matériel de battage était stocké à l'angle de la rue des Sapins et de la RD2, route de Chauvigny.

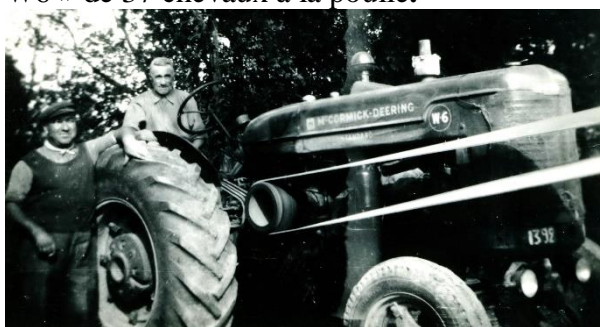
Avant et après la guerre 1939-1945, Alfred Pasquet avait une locomobile. On imagine aisément ce que furent les batteries avec une locomobile en voyant la photo d'une batterie chez Emile Rémondière à la Haute Roche (La Chapelle Morthemmer, aujourd'hui Tercé).



Il fallait une grande rigueur autour de la locomobile à cause du danger d'incendie pouvant être provoqué par la chaudière à vapeur : une braise suffisait à déclencher un incendie catastrophique. Ce qui n'empêchait pas Paul Mingot, patron de cinq batteuses, de fumer près d'une de ses locomobiles, ainsi que son chauffeur Henri Soreau, appuyé sur sa pelle à cendres à côté de son patron. Sur ce cliché, la batterie est chez Mériguët, route de Morthemmer à Tercé.



A. Pasquet remplaça, après la guerre, sa locomobile par un tracteur « Mc Cormick Deering Standart W6 » de 37 chevaux à la poulie.



De nombreuses batteries ont utilisé les fameux tracteurs Société Française, au son caractéristique qui s'entendait de très loin, comme l'entreprise Lunet à Fleuré, qui a battu chez Casteuble en 1965.



La durée du battage dans chaque ferme était fonction de l'importance de l'exploitation. Les plus longues dans la clientèle d'Alfred Pasquet étaient de 2 à 3 jours et demi à la Baudenalière chez Jaudoin.



et à Phelonnière chez Germaneau (les 2 photos ci-dessous).



La plus courte était chez Dousset à la Brocardière (route de Savigny), qui se faisait en principe le dimanche matin, parfois le samedi, et où les batteurs bénéficiaient tous les ans d'un vrai banquet. De plus, le père Dousset « *rendait largement le temps* » : c'est-à-dire qu'il fournissait en retour en main d'œuvre aux autres fermes plus qu'il ne leur en devait, ne battant lui-même qu'une demi-journée. Pour les tous petits exploitants qui n'avaient que quelques hectares, peu de gerbes et guère la place pour accueillir une batterie, Alfred Pasquet installait temporairement sa batteuse dans sa cour et chacun amenait ses gerbes, récupérant le grain et la paille.

Les batteries étaient très dures physiquement mais d'une richesse sociale qu'on a du mal à imaginer aujourd'hui. Il est évident que la mécanisation, telle que la moissonneuse batteuse, a fait disparaître la pénibilité du travail des moissons et des battages, mais elle a également fait disparaître une relation. Nous avons encore dans notre commune quelques anciens qui ont travaillé durant ces batteries. Jean Germaneau est de ceux-là.

Né à Sillars en 1931, Jean Germaneau arrive avec ses parents en 1943 à Phelonnière, remplaçant la famille Fradet partie chez les Bruns à la Chapelle Morthemer. Phelonnière, 100 hectares d'une seule pièce, était l'une des plus belles fermes de Tercé appartenant à une famille de notables qui en possédait plusieurs du même genre. Les battages y duraient au moins 3 jours. Selon la règle, il faut rendre aux autres fermes le temps passé à Phelonnière. Jean s'y « est collé » dès l'âge de 17 ans de 1948 à 1958. Il nous détaille une journée de batteur :

- 5 h : réveil et lever puis enlever les fumiers des étables et écuries de la ferme, un en-cas rapide et départ à la batterie pour la journée,
- 7 h : arrivée à la ferme qui accueillait la batterie, petit-déjeuner copieux,
- 8 h : démarrage de la batterie.

Le ronflement caractéristique de la batteuse, et les « vraoums » en à-coup du batteur dans le ventre de la machine à chaque gerbe avalée, se font entendre à plusieurs kilomètres selon la direction du vent. Chacun est à son poste. En principe, chaque batteur conserve son poste sur toutes les batteries auxquelles il va participer durant la campagne. Les derniers à se mettre au travail sont les porteurs de sacs, quelques minutes avant le premier sac rempli de grains à transporter dans le grenier de la ferme, le temps de battre plusieurs dizaines de gerbes. Mais dès le premier sac pesé, un dur labeur débutait pour les porteurs, avec 80 kg minimum sur l'épaule sur une distance atteignant parfois 100 mètres entre la batteuse et l'échelle ou l'escalier pour monter au grenier. En principe, ils étaient au moins quatre : alternativement, deux portaient les sacs et deux faisaient la pesée. Les quatre portaient chacun à leur tour. Ceux qui faisaient la pesée aidaient le porteur à mettre le sac sur son épaule avec un bois appelé « trol ».

Toutes les heures, la batterie s'arrêtait pour une pause de

10 minutes au cours de laquelle circulaient bouteilles et pichets de vin, rarement de l'eau, distribués par les femmes, telle qu'on voit Yvette Guittard (plus tard épouse Lebon) à la batterie chez Casteuble en 1956.

Les enfants d'une dizaine d'années distribuaient aussi le vin. Pour eux la batterie était une fête et les pauses étaient les seuls moments au cours desquels ils avaient le droit d'approcher le train de batterie. Pendant le battage, l'approche du chantier était strictement interdite aux enfants à cause du danger. C'étaient souvent les porteurs de sacs qui faisaient office de gendarmes.

- 11 h 30 : arrêt de la batterie pour le repas.

Tous les batteurs mangeaient en même temps attablés sur une ou plusieurs grandes tables. Chaque ferme possédait ces tables dites « tables de batterie », posées sur des tréteaux. L'ambiance était celle d'une fête, les plaisanteries fusant, parfois très grivoises, surtout si le service était assuré par les jeunes filles de la ferme. De nombreuses idylles finissant en mariage ont débuté au cours de batterie. Le repas était copieux et bien arrosé. Toutes les tables n'étaient pas identiques. Certaines fermières étaient meilleures cuisinières que d'autres mais toutes faisaient le maximum pour satisfaire l'appétit très aiguisé des batteurs. Les fermières s'entraidaient ou faisaient appel à leur famille pour préparer les repas, comme Léa Casteuble en 1957.

Yvette Guittard Lebon, Germaine Remondière, N. Clément, Léa Casteuble et le fils cadet Casteuble.



Beaucoup de fermes employaient une femme connue pour ses qualités de cuisinière. Yvonne Soulas, de Jaunoux, épouse Auger, était de ces femmes qui suivaient la batteuse autour de Jaunoux. On la voit sur un cliché de 1960 avec Léa Casteuble qui faisait appel à ses services.



De gauche à droite : Léa Casteuble, Alice Renault, Yvonne Soulas Auger et Nicole Renault à droite.

De même, le fermier essayait de fournir le meilleur vin sinon les batteurs manifestaient vite leur mécontentement. A Tercé, en 1957, il y avait une ferme où l'agriculteur était connu pour distribuer du mauvais vin. Un jour, les batteurs se sont mis en grève, les fourches plantées sur le gerbier et le pailler. Il fut contraint d'aller acheter une barrique de bon vin pour faire reprendre le travail. Un café arrosé d'une bonne dose de « gnôle », eau-de-vie de marc, clôturait le repas.

- Vers 13 h : reprise du battage.

- 16 h 30 : une pause un peu plus longue :

Elle permettait aux batteurs d'avalier une bonne bolée de « miget » ou « migeot » : soupe froide faite de pain de 2 ou 3 jours coupé en dé, trempé dans l'eau depuis plusieurs heures, légèrement sucré, et allongé très largement de vin rouge avant la consommation. La fermière ou ses aides préparaient le miget dès le début de la matinée pour être distribué à 16 h 30.

- Vers 17 h : redémarrage de la batterie

- Entre 19 et 20 h : arrêt de la batterie selon l'avancement du battage dans la ferme et en fonction de ce qu'il restait à battre.

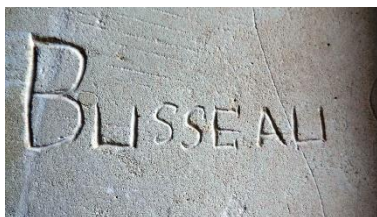
L'idéal était d'achever la batterie de la ferme en fin de journée. Le conducteur de batterie profitait des dernières lueurs du jour pour démonter son train de batterie et le préparer pour le déplacement tôt le lendemain matin.

La plupart des batteurs rentraient chez eux, à leur propre ferme pour s'occuper de leurs animaux. Lorsque la batterie durait plus d'une journée chez le même agriculteur, certains batteurs, souvent parmi les jeunes, restaient pour le souper, aidant les filles à la vaisselle ou chantant des chansons. Certains avaient bien du mal à revenir chez eux et il n'était pas rare que des batteurs passent la nuit à dormir dans le foin de la grange.

Tous les batteurs devaient avoir une bonne condition physique mais les porteurs de sacs étaient soumis à des efforts qui nécessitaient une grande endurance du dos. Il y avait des fermes où leur dos était soumis à de gros efforts en raison de la configuration des greniers et de leur accès. Jean Germaneau se souvient de certains greniers « *pas faciles* ». Il donne l'exemple de celui de Pierre Milon à la Baudenalière. Il fallait entrer dans la maison en gravissant un escalier de 16 marches et traverser une chambre au parquet ciré puis encore 16 marches pour accéder au grenier. Généralement, les porteurs de sacs montaient par une échelle. Ce qu'ils préféraient, car ils se cramponnaient aux « *rolons* » (les barreaux), chose impossible avec les escaliers. Parfois, la porte du grenier était assez basse, obligeant le porteur de sacs à se baisser avec sa charge. Robert Casteuble se rappelle de celle de Pointot à la Baudenalière. Dès la porte du grenier franchie, il arrivait parfois que c'étaient les fermes de la charpente qui les obligeaient à se pencher : « *On en prenait plein les reins* ». « *Parfois, fallait se mettre à genoux* » précise Robert Casteuble.

Les grains stockés dans le grenier étaient en principe destinés aux semences de la saison suivante et à la nourriture des animaux de la ferme.

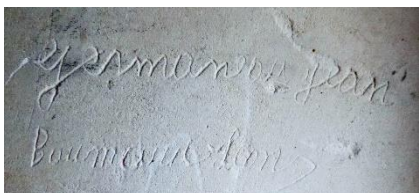
Les porteurs ont laissé des traces dans les murs de certaines fermes. A Tercé, aux Petites Brandes, dans la ferme de Germain Poitevin, se trouvent des gravures des noms de porteurs de sacs sur les pénétrants de la porte d'accès du grenier :



1 - « BUSSEAU »



2 - « Bozier »



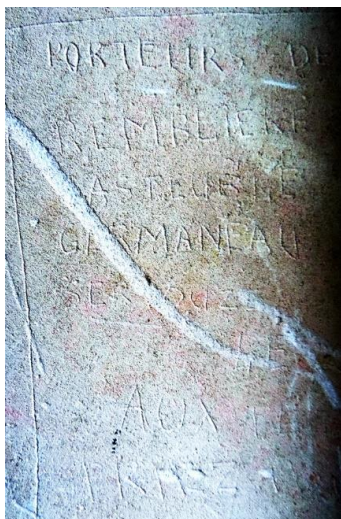
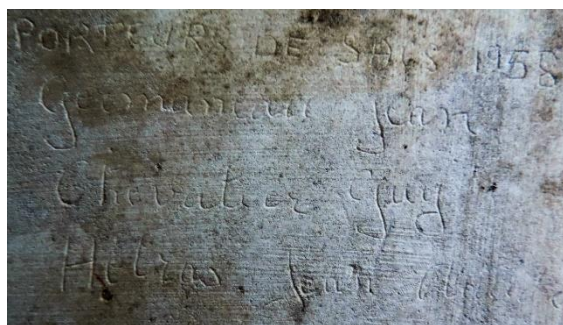
3 -
« Germaneau Jean
Baumaud Léon »

4 - « PORTEURS DE SACS 1958

Germaneau Jean

Chevalier Guy

Hébras Jean Claude »

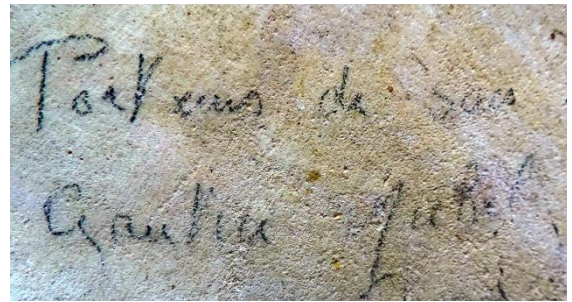


5 - « PORTEURS DE (sacs)
REMBLIERE (Hugues)
CASTEUBLE (Robert)
GERMANEAU (Jean)
SERVOUZE (Serge ?)
LE... (?)
AUX ... (?)
PRIEZ POU (?) »

La gravure n° 5 n'est aujourd'hui visible que sur sa moitié gauche, la partie droite étant cachée par de nouvelles menuiseries.

Il y a également une inscription écrite au crayon gras :

« Porteurs de sacs
Gautier Michel »



Une photo prise à Phelonnière montre quatre porteurs de sacs qui ont laissé leur nom sur la pierre aux Petites Brandes, de gauche à droite :



- CASTEUBLE Robert : fils de Narcisse Casteuble, agriculteur propriétaire à La Maisonneuve (La Chapelle Morthemmer, aujourd'hui Tercé) à 3 km au sud de Tercé sur la RD2 (gravure n° 5)
- CHEVALIER Guy : fils de Paul Chevalier, agriculteur propriétaire à la Nicolassière (Tercé) route de Saint Martin la Rivière (gravure n°4)
- GERMANEAU Jean : fils de Gabriel Germaneau, métayer à Phelonnière (Tercé) propriété de la famille Pironnet à la Touche (Morthemmer) (gravures 3, 4 et 5)
- HEBRAS Jean Claude : ouvrier agricole chez Pierre Milon à la Baudenalière (Tercé) (gravure 4).

L'entreprise de battage d'Alfred Pasquet fut conduite dans les dernières années par son gendre Marcel Giraud.

Sur la photo ci-contre, nous le voyons au volant du tracteur « Mc Cormick Deering » avec son beau-père (en chemise blanche). Au premier plan de cette photo, debout à droite, se trouve Roland Dubois, de la Popelinière (Tercé), tenant un sac vide marqué « COOPERATIVE DES AGRICULTEURS DE LA VIENNE 1948 ».



La dernière ferme d'une campagne de battage était la première de la campagne suivante. Les batteurs qui suivaient la batteuse durant presque toute la campagne ressentait un grand vide pendant les jours suivants la fin des battages.

La dernière batterie à Tercé s'est achevée prématurément sur un drame à La Justice chez la famille Cercllet avec l'incendie du pailler et de la batteuse en cours de battage, en 1965.

C. Richard